

# Sextant

Revue fondée par Eliane Gubin  
Avec l'appui du Fonds Suzanne Tassier

# Masculinités

#### **DIRECTRICES DE PUBLICATION**

Eliane Gubin et Valérie Piette  
Av. Franklin Roosevelt, 50 CP 175/01  
1050 Bruxelles

#### **COMITE DE REDACTION**

Régine Beauthier, Madeleine Frédéric, Michèle Galand,  
Eliane Gubin, Catherine Jacques, Serge Jaumain,  
Stéphanie Loriaux, Bérengère Marques-Pereira,  
Anne Morelli, Jean-Pierre Nandrin, Valérie Piette,  
Jean Puissant, Pierre Van den Dungen.

#### **COMITE SCIENTIFIQUE**

Denyse Baillargeon (Université de Montréal),  
Kenneth Bertrams (Université libre de Bruxelles),  
Christine Bard (Université d'Angers),  
Anne Summers (Women's Library, Londres),  
Karen Offen (Stanford, Etats-Unis),  
Laura Frader (Boston),  
Françoise Thébaud (Grenoble),  
Leen Van Molle (KU Leuven).

#### **GROUPE INTERDISCIPLINAIRE D'ETUDES SUR LES FEMMES (GIEF)**

S'adresser à  
Valérie Piette (vpiette@ulb.ac.be)

Par courrier postal

GIEF/V. Piette  
av. Franklin Roosevelt 50 CP 175/01  
1050 Bruxelles

2009 - 27

# Masculinités

Numéro coordonné par Bruno Benvindo

REVUE DU GROUPE INTERDISCIPLINAIRE D'ETUDES **Sextant**  
SUR LES FEMMES ET LE GENRE

**Dans la même série**

Colonialismes, 2008.  
Femmes exilées politiques, 2009.

## Instables masculinités

Bruno BENVINDO

« Un homme n'aurait pas idée d'écrire un livre sur la situation singulière qu'occupent dans l'humanité les mâles », écrivait en 1949 la philosophe française Simone de Beauvoir<sup>1</sup>. Ces mots, rappelant combien le masculin a longtemps semblé synonyme de neutre et d'universel, sont sans conteste d'un autre temps : les mutations qui ont affecté le genre et la sexualité ces dernières décennies ont fait mentir l'auteur du *Deuxième sexe*. Le masculin est désormais objet de multiples débats auxquels le monde académique n'a pas manqué de s'associer, illustrant même de façon paradigmatique la manière dont les contextes sociaux peuvent irriguer la production des savoirs. Ce sont dorénavant des bibliothèques entières qui sont consacrées aux hommes en tant qu'êtres sexués. Un chercheur australien, Michael Flood, recensait ainsi en 2008 pas moins de 22 400 travaux consacrés aux masculinités<sup>2</sup>, et encore ne comptabilisait-il là que les articles ou livres rédigés en langue anglaise.

Le présent volume entend faire écho à ce formidable essor, et simultanément le questionner. Pensé et réalisé en étroite collaboration avec Eliane Gubin, pionnière de l'histoire des femmes et du genre<sup>3</sup>, ce numéro rassemble vingt-cinq contributions sur les masculinités à l'époque contemporaine. Sont ici réunis – dans une perspective de décloisonnement disciplinaire qui caractérise *Sextant* depuis ses débuts en 1993 – des historiens, sociologues, philosophes, anthropologues et spécialistes de la littérature ou

<sup>1</sup> De Beauvoir, S., *Le Deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949, p. 13.

<sup>2</sup> *The Men's Bibliography : A Comprehensive Bibliography of Writing on Men, Masculinities, Gender, and Sexuality*, compilée par Michael Flood et consultable en ligne : <http://mensbiblio.xyonline.net/> (chiffre arrêté le 24 janvier 2008).

<sup>3</sup> Gubin, E., *Choisir l'histoire des femmes*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 2007, notamment l'introduction signée Régine Beauthier, Catherine Jacques et Valérie Pietre (p. 1-7).

Pour autant, ce qui demeure toujours impossible aux vierges jurées, c'est l'accès à une descendance. On a vu qu'elles ne pouvaient mettre au monde elles-mêmes des enfants, mais leur « partenaire » éventuelle ne semble pas être en mesure de les secourir en la matière. Les informations disponibles en ce domaine restent malheureusement fragmentaires, mais il semble que les femmes qui vivent avec des vierges n'ont pas elles-mêmes d'enfants. Elles ne peuvent donc offrir une paternité adoptive à leur partenaire. Les filles jurées sont fondamentalement des êtres stériles, qui ne peuvent se constituer une descendance d'aucune manière. Leur virginité est ainsi à la fois leur force et leur faiblesse : grâce à elle, elles peuvent accéder à des droits et des pouvoirs qui leur seraient autrement inaccessibles, mais étant dans l'incapacité de les transmettre, elles sont personnellement vulnérables, notamment à la fin de leur existence (sans soutien évident durant leur vieillesse), et « généalogiquement » insignifiantes (sans importance véritable dans la constitution d'une famille et d'une lignée). Plusieurs exemples donnés par les auteurs contemporains montrent, cependant, que la disposition d'un frère cadet « renverse » cette faiblesse intrinsèque. En effet, une fille jurée pourvu d'un cadet et un cadet pourvu d'un « aîné-fille jurée », ont toutes les chances de donner à leur famille et à leur maison une importance qu'ils auraient eue, l'un et l'autre, plus de mal à garantir seul. Dans ces cas, comme par exemple ceux de Toné et Daga que nous avons déjà évoqués, les récits de vie montrent que l'aîné s'occupe et/ou protège son cadet durant son enfance et sa jeunesse alors que les parents vieillissants (ou décédés) ne peuvent le faire. Il devient ensuite généralement le chef de la maison (souvent constituée en commun) avant d'en léguer la propriété et la responsabilité à son cadet qui la transmettra, à son tour, à ses enfants. Durant sa vieillesse, il vit généralement avec son cadet et profite des soins de ce dernier et de sa famille. Grâce à leur « frère-vierge jurée », les cadets peuvent ainsi transmettre à leur descendance une maison assez souvent plus prospère que celle qu'ils auraient pu constituer ou gérer seuls. Parallèlement, les filles jurées acquièrent, grâce à leur cadet, la sécurité et les privilèges associés à la possession d'une descendance. En ce sens, on pourrait dire que la masculinité des vierges jurées semble « parachève » lorsqu'elle prend place dans une famille non dépourvue d'hommes. La transmission, possible en ce cas, des droits et devoirs inhérents aux hommes, marque en quelque sorte l'aboutissement de leur performance masculine. En léguant leurs biens et leur statut de chef de maison à (et par l'intermédiaire de) leur cadet, les filles jurées s'inscrivent véritablement dans une lignée masculine et donc plus complètement dans la masculinité car si les hommes font les lignées, ces dernières les fondent conjointement. De ce point de vue, les vierges jurées nous montrent que l'appartenance au genre masculin, loin de dépendre seulement d'une configuration corporelle définie et/ou d'une performance strictement individuelle de la masculinité, procède aussi des liens que chacun peut et/ou se montre capable de nouer avec les autres. La conception occidentale de la sexualité, centrée sur l'idée que le sexe / genre est une propriété intrinsèque des personnes, tend à nous faire oublier cette dimension relationnelle de la constitution sexuée des individus. Finalement, être homme (ou être femme), ici comme ailleurs, c'est toujours l'être par/pour/avec les autres.

## Politique(s) du masculin au XVIII<sup>e</sup> siècle Représentations des marges des masculinités dans la littérature française

Juan JIMÉNEZ-SALCEDO

### Introduction : masculinités marginales et littérature libertine

Le XVIII<sup>e</sup> est le siècle où se produit la justification biologique du binarisme homme-femme : l'inscription sociale de la masculinité et de la féminité s'avère indissociable des données biologiques proposées par la médecine de l'époque. Suivant l'hypothèse énoncée par Thomas Laqueur dans son ouvrage *Making Sex : Body and Gender from the Greeks to Freud*<sup>1</sup>, les Lumières accueillent le début d'un processus de *bisexualisation* qui ne prend plus le genre – l'infériorité sociale de la femme sur un axe vertical dont le sommet serait occupé par l'homme – comme point de repère, mais le sexe, autrement dit l'infériorité biologique sur un axe horizontal selon lequel « homme » et « femme » constitueraient des catégories opposées et étanches. La séparation anatomique entre l'homme et la femme fait de cette dernière l'objet d'étude des médecins et des philosophes des Lumières. La littérature, elle aussi, s'empare de la figure féminine, devenue le Sexe par excellence, pour l'analyser et la rendre lisible. La surproduction de représentations des femmes dérobe l'importance de l'homme, qui joue un rôle prépondérant, jadis et de nos jours, dans la conformation normative du genre. La figure de l'homme est incontournable en tant que créatrice de discours : non seulement elle façonne l'image de la femme, mais aussi elle établit un modèle de normativité masculine qui peut se construire de façon négative. En effet, l'établissement des marges permet à la norme de se donner des bases solides. C'est sur ce principe que nous nous proposons de fournir les représentations des marges de la masculinité dans la littérature française des dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>1</sup> Laqueur, Th., *Making Sex : Body and Gender from the Greeks to Freud*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1990.

Trois figures dessinent ces marges : le sodomite, le castrat ou eunuque et le jeune homme androgyne. Nous les retrouvons de façon récurrente dans le roman de l'époque, principalement dans la littérature libertine, école philosophique et littéraire qui marque tout le XVIII<sup>e</sup> siècle et catégorie qui englobe aussi bien l'érotisme des mots de Crébillon ou de Laclous que la pornographie de Sade ou de Nerciat, dont les textes sont sous-tendus par un esprit de remise en question de la norme. Le libertinage est, au-delà de la peinture de la séduction ou de son corollaire sexuel, plus ou moins explicite selon les auteurs. Il s'enracine dans la philosophie des Lumières en tant que questionnement d'une norme représentée par le mariage et la famille. En ce sens, la littérature libertine s'interroge sur les marges des Lumières à travers ces trois figures que nous analyserons dans cet article.

### Figures des marges de la masculinité au XVIII<sup>e</sup> siècle

#### Le sodomite

Tout d'abord, il faut préciser que le terme « sodomite » n'est pas tout à fait un synonyme d'homosexualité. Nous ne relient pas les deux concepts, tout de même concomitants, parce que les connotations identitaires de l'homosexualité ne se retrouvent aucunement dans la sodomie. Comme le dit Charles Porter<sup>2</sup>, le sodomite est celui qui fait quelque chose et non pas celui qui est quelque chose. Par ailleurs, la difficulté à délimiter de façon claire les concepts, même aujourd'hui, rend la tâche encore plus compliquée. Ou'est-ce que l'on entend de nos jours par homosexualité ? Ou'est-ce que l'on entendait jadis par sodomie ? Le droit et la théologie d'Ancien Régime ne définissaient pas la sodomie exclusivement comme l'accomplissement du coït anal, mais comme tout acte sexuel contraire au but reproductif, élargissant ainsi la signification du terme à d'autres actes sexuels comme la fellation ou la masturbation. Cette définition nous donne une idée de l'imaginaire qui pouvait se créer autour de la figure du sodomite au XVIII<sup>e</sup> siècle : il s'agissait d'un être de sexe « masculin »<sup>3</sup>, s'adonnant à des pratiques diverses et variées avec des hommes et des femmes, ne se bornant jamais à un seul type de partenaire, ni à une seule pratique.

Le libertinage reprend à son compte cette conceptualisation du sodomite pour en faire un personnage, notamment dans la production romanesque des trois dernières décennies du siècle. La sodomie figure parmi les plaisirs des libertins de Nerciat, ne serait-ce que pour être décrite comme la plus abjecte des pratiques sexuelles. La critique est faite non du point de vue de la morale mais, bien au contraire, du point de vue de la volupté, comme un crime de « léze-libertinage ». La Marquise, l'une des héroïnes du *Diable au corps* (1803), ne conçoit pas comment « (...) les gens du monde, qui connaissent tous les plaisirs que notre sexe peut donner »<sup>4</sup> s'adonnent à la sodomie. Le narrateur des *Aphrodises* (1793), un autre roman de Nerciat, ne comprend pas comment un homme peut s'adonner à des pratiques sexuelles dont les femmes ont

<sup>2</sup> PORTER, Ch., « Essai de la Bretagne et le « premier » personnage homosexuel de la littérature française », *Carreaux*, O., *Sexualité, mariage et famille au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1998, p. 3-9, p. 4.

<sup>3</sup> On qui pouvait, en tout cas, être assimilé à un homme, bien que le sodomite constitue presque un sexe à part.

<sup>4</sup> NERCIAI, A. DE, *Le Diable au corps*, Paris, Union générale d'Éditions, 1997, p. 247.

été exclues : « Sexe enchanteur ! houriis terrestres ! où vous n'avez pas de rôle, tout languit, tout offre un sombre aspect<sup>5</sup> ».

Les libertins acceptent cette pratique sexuelle « anti-masculine » comme un pas préalable vers le coït vaginal, jouissance ultime et quintessence de la volupté. La sodomie est un cap à franchir. Cette idée de la subordination de la sodomie à un système supérieur de jouissance libertine est ébranlée par Sade. Si pour les libertins de Nerciat la pénétration vaginale est celle qui procure le plus grand plaisir, Dolmanecé, *alter ego* du « divin marquis » dans la *Philosophie dans le boudoir* (1795), se sert de ce même critère pour déclarer qu'il n'y a pas d'endroit dans le corps où le pénis ne puisse pas être introduit. Il peut se nichet dans le vagin, « c'est sa route ordinaire... la plus usitée, mais non pas la plus agréable »<sup>6</sup>, quoique le vrai plaisir se trouve dans un « temple plus mystérieux »<sup>7</sup>, l'anus. Il s'agit de l'endroit de la suprême jouissance, « la plus délicate de toutes »<sup>8</sup>, sans pour autant empêcher l'éclatement des pratiques, des « endroits » où le « membre » peut se placer<sup>9</sup>. Sade fait davantage référence à l'objet sexuel qu'à la pratique en elle-même : il parle de « bougerie » et la composante identitaire qu'il y introduit rapproche la sodomie d'une idée plutôt moderne d'homosexualité, tout en sachant que les croisements avec la pédophilie sont très courants à l'époque.

#### L'eunuque et le castrat

La conceptualisation de cette masculinité marginale dans l'imaginaire du XVIII<sup>e</sup> siècle se cristallise aussi chez les eunuques et les castrats. Les castrats étaient des hommes délibérément émascules dans le but de conserver, après la puberté, leur voix aiguë pour le chant. Il en était de même pour les eunuques, qui avaient pour tâche de surveiller le sérail. Au Moyen Âge, la castration de jeunes garçons était une solution donnée par l'Église pour contourner la question de l'interdiction des femmes dans les choeurs, tel qu'elle avait été établie par saint Paul<sup>10</sup>. Elle était perçue comme moins moralement problématique que la présence de femmes dans des lieux qui ne leur étaient pas attribués. La présence des castrats dans les choeurs des églises devint remarquable au XV<sup>e</sup> siècle et au XVIII<sup>e</sup>, ils étaient déjà indispensables dans le milieu de l'opéra en Italie et en Allemagne, jouant des rôles tantôt masculins tantôt féminins<sup>11</sup>. Les castrats étaient des personnalités publiques : Tonducci, le castrat du *Covent Garden* de Londres, se maria et, paraît-il, eut des enfants, même si son mariage fut annulé<sup>12</sup> par la suite. On a lieu de penser qu'en général ils étaient physiologiquement incapables

<sup>5</sup> NERCIAI, A. DE, *Les Aphrodises, ou Fragments théâtraux-principaux pour servir à l'histoire du plaisir*, Paris, Union générale d'Éditions, 1997, p. 197.

<sup>6</sup> SADE, D.-A.-F. DE, *La Philosophie dans le boudoir*, Paris, Gallimard, 1998, p. 18.

<sup>7</sup> *Idem*.

<sup>8</sup> *Idem*.

<sup>9</sup> « La bouche, le sein, les aisselles lui présentaient encore des autels où brûle son encens ».

<sup>10</sup> *Idem*.

<sup>11</sup> *Épître de Saint Paul aux Corinthiens* [I Cor. 14 :34].

<sup>12</sup> PESCHER, E. R., PESCHER, R., « Medicine and Music : The Castrati in Opera », *The Opera Quarterly*, 4, 1986, p. 21-36, p. 22.

<sup>13</sup> HANSON, A., *The Castrati in Opera*, New York, Da Capo Press, 1975, p. 188.

d'avoir des rapports hétérosexuels « normaux »<sup>13</sup>. Malgré ce côté public flamboyant, ils restaient tout de même un mystère, à tel point que le voyageur anglais Charles Burney raconte qu'il était impossible de savoir où les interventions chirurgicales de castration avaient lieu<sup>14</sup>.

Buffon parle, dans son ouvrage *De l'Homme* (1749), de ce type de castration comme étant une pratique barbare qu'il faudrait absolument supprimer. Il la compare à la circoncision, laquelle s'avère toutefois nécessaire en certains cas<sup>15</sup>. Pour l'humaniste des Lumières, l'ablation est inacceptable aussi bien du point de vue de la morale que du point de vue de la médecine. Il parle des dangers gravissimes auquel est exposé celui qui subit une opération de castration. L'amputation après l'âge de quinze ans est, dans la plupart des cas, mortelle. Avant cet âge, le risque est tout de même important, au moins jusqu'à l'âge de sept ans<sup>16</sup>.

Mais les malheurs de l'eunuque et du castrat ont plusieurs volés, outre celui lié à la santé. La vie que l'eunuque doit mener est possédée par la tension entre le désir sexuel provoqué par la garde du sérail et l'incapacité de l'assouvir. Le premier comment on avait éteint en lui « l'effet des passions, sans en éteindre la cause »<sup>17</sup>. La douleur de la mutilation est symbolisée par la fréquentation du sérail<sup>18</sup>, lieu de tous les plaisirs auxquels l'eunuque ne pourra jamais goûter. Il se situe à l'ombre de son maître, modèle de virilité apte à profiter des membres femelles du harem. L'eunuque se projette dans le temps et réfléchit à sa condition. Sa réaction lorsqu'il était jeune est perçue comme logique ; maintenant qu'il est vieux et qu'il n'est plus dévoré par le feu de la passion, il peut se réjouir de se trouver dans son petit univers féminin où il est indispensable<sup>19</sup>.

La littérature libertine critique l'eunuchisme<sup>20</sup> et, d'une manière générale, l'institution du sérail en tant que lieu de contrôle des plaisirs de la part de l'eunuque et endroit de privations. C'est ce que Roland essaie de faire comprendre à Angélique dans le roman homonyme (1780). L'héroïne a été libérée par Roland de la prison où

<sup>13</sup> Pechtel, E. Rh., Pechtel, R. E. « Medicine and Music... » p. 31-33.

<sup>14</sup> Burney, Ch., *An Eighteenth-Century Musical Tour in France and Italy*, Londres, Oxford University Press, 1959, p. 247.

<sup>15</sup> Buffon, G.-L. L., *De l'Homme*, Paris, Maspéro, 1971, p. 78.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>17</sup> Montesquieu, Ch.-L., *Lettres persanes*, Paris, GF Flammarion, 1995, lettre IX, p. 49. L'humanisme de Montesquieu à l'égard de la figure de l'eunuque dans les *Lettres persanes* contraste avec le pragmatisme de l'*Esprit des lois*, où il affirme : « Il semble que les eunuques en Orient soient un mal nécessaire ». Montesquieu, Ch.-L., de S., baron de, *De l'esprit des lois*, Paris, Éditions Garnier Frères, 1973, t. I, XV, chap. XIX, p. 279.

<sup>18</sup> Montesquieu, Ch.-L., de S., baron de, *Lettres persanes*, lettre IX, p. 50.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> L'eunuque est toujours un personnage dégoûtant dans la littérature libertine. Dans le roman de Voltaire, *Le Sultan Mispouf* (1746) le héros est transformé en baïnoire par la féc et tout de suite après celui d'un eunuque noir. Voltaire, C.-H., de F. de, *Le Sultan Mispouf, Romans libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, 1993, p. 487-556, p. 506.

sa mère, la Reine Mirande, souveraine de Caehemie, l'avait enfermée pour éviter qu'elle ne perde son pucelage<sup>21</sup>. Angélique se débat entre l'obligation d'obéir à sa mère, qui la destine à un mariage digne d'une princesse, et l'amour que le chevalier Roland éprouve pour elle. Pour la dissuader du sort affreux dont elle sera victime une fois mariée, Roland lui dépeint la vie dans le sérail : « Belle Princesse, continua-t-il, on vous tirera de ces lieux, pour être à jamais renfermée dans l'affreux Sérail de quelque Roi des Indes. Là vous serez la centième, que sais-je ? peut-être la millième femme d'un époux impérieux. Je me trompe, Madame, ces femmes d'un Sérail ne sont point les épouses du Maître. Ces infortunées ne sont que des esclaves tremblantes sous les lois d'un tyran absolu et jaloux. Le barbare peut d'un seul mot disposer de leur personne, et de leur vie ; il les force d'obéir aux ordres outrageants de ces Eunuques odieux, effroyables gardiens de la beauté malheureuse »<sup>22</sup>. Pour l'imaginaire libertin, la figure de l'eunuque est assimilée à celle d'une bête ennemie des femmes : « Elle ignorait, à la vérité, ce que c'était qu'un Eunuque, mais elle soupçonnait que c'était un animal qu'elle n'aimerait jamais »<sup>23</sup>.

Dans son *Histoire de ma vie*, Casanova raconte les aventures du castrat Bellino, lequel, étant mort très jeune, est supplié par une fille qui se fait passer pour un castrat<sup>24</sup>. L'histoire de Bellino, source d'érotisme pour le libertin vénitien, constitue également une réflexion sur la nature des castrats, montrant l'un de ces personnages transgenre si récurrents dans la littérature de l'époque. Il faut le mettre en parallèle avec l'un des principaux représentants de la masculinité libertine en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le chevalier de Faublas, jeune libertin qui séduit ses maîtresses sous l'accoutrement féminin, son corps devenant un véritable lieu de passage entre le masculin et le féminin. Des distinctions entre Bellino et Faublas sont tout de même à signaler. Tout d'abord Bellino est en réalité une femme qui se fait passer pour un homme, contrairement au chevalier. Dans les deux cas, le récit libertin travaille un travestissement au premier abord utilitaire pour en faire une source d'érotisme : le chevalier de Faublas est sexuellement plus attirant lorsqu'il est travesti et, par ailleurs, il réalise la plupart de ses grands exploits sexuels dans le déguisement féminin. Quant à Bellino, à son allure androgyne se joint un engin mécanique de son invention qui fait office de membre viril. Dans les deux cas, la source de l'érotisme ne se trouve pas tellement dans l'autoreprésentation effectuée par le travesti, mais plutôt dans la représentation extérieure au personnage, le travestissement devenant ainsi un fétiche pour autrui.

L'imaginaire libertin met également en scène des cas d'hommes qui perdent leurs organes sexuels ou qui voient leurs capacités vénériennes nettement diminuées<sup>25</sup>. C'est le cas de Touchant, le fidèle amant de Lucrèce dans *La Courtisane amoureuse*

<sup>21</sup> MAZOUZ, A., *Angélique*, Florence, Gaëtan Viviani, 1780, p. 8.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 35-36.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 37-38.

<sup>24</sup> CASANOVA, G., *Histoire de ma vie*, Paris, Robert Laffont, 1993, t. I, vol. 2, p. 246-247.

<sup>25</sup> Cette agonie de castration est déjà présente chez Crébillon dans son roman de 1734, *L'Écumoire*. Point d'intervention chirurgicale, mais un sortilège qui empêche le prince Tanzai de remplir ses devoirs conjugaux. Crébillon, C.-P. J., *L'Écumoire ou Tanzai et Néadarne. Histoire japonaise*, Paris, A.G. Nizet, 1976.

et vierge (1802), victime d'une opération d'émasculatation pendant son enfermement dans un séraïl en Turquie. Touchant n'est toutefois pas un eunuque à proprement parler, puisque sa fonction dans le séraïl n'est pas de surveiller les femmes du Sultan, mais de contenter les goûts sodomites de celui-ci. Il faut souligner à ce propos que ce personnage est tripletement émasculé. Tout d'abord, il l'est au sens physique du terme. Deuxièmement, il reste dans le séraïl habillé en femme et enfin, il est destiné à combler l'absence sexuelle du Sultan.<sup>26</sup> L'eunuchisme du personnage de Touchant représente l'ultime degré de la masculinité marginale proposée par l'imaginaire romanesque à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : le brouillage des signes dépasse le genre pour modifier l'aspect physique du personnage. Le travestissement concerne le sexe, mais l'intrusion est davantage superficielle qu'ici, où le corps est redéfini non seulement par l'habillement, mais aussi par une intervention chirurgicale. L'aspect physique du personnage est, bien entendu, essentiel, mais ici cet aspect va un peu plus loin, puisqu'il ne s'agit pas d'un déguisement joint à une apparence physique androgyne, mais d'un travestissement qui vient s'ajouter à une intervention externe qui féminise le personnage en le dépossédant de la marque sexuelle de sa virilité. L'émasculatation est présentée dans la logique du séraïl, qui oblige le seul homme qui y habite à s'adapter physiquement à cet univers féminin. Cependant la sodomisation devrait être analysée chez l'eunuque plutôt comme un renfort et du travestissement et de la castration, ce qui fait de tout ceci, comme nous l'avons indiqué plus haut, un processus de triple émasculatation. Il faut souligner également l'aspect violent du procédé : comme s'il s'agissait d'un viol. Touchant est prisonnier d'un sultan sodomite, il est forcé de se travestir, et pour combler, son corps est mutilé contre son gré.

Nous pouvons conclure cette présentation de l'eunuque en le mettant en parallèle avec une autre figure récurrente dans l'imaginaire du XVIII<sup>e</sup> siècle : l'hermaphrodite. Tous les deux, en tant que phénomènes qui sapent les définitions binaires des sexes et qui peuvent seulement être placés dans l'existence d'un « au-delà » sexuel, ne surprennent que dans un cadre binaire masculin-féminin. En effet, dans un système d'unicité sexuelle comme celui qui existait avant le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>, l'eunuque et l'hermaphrodite avaient leur lieu en tant que témoignages des différents degrés de la masculinité, et cela au même niveau que la femme. Aucun problème de conceptualisation pour l'eunuque-castrat, lequel est un homme non accompli dont le processus de virilisation s'est arrêté à un moment donné, ce qui expliquerait certains

caractéristiques féminisantes. N'étant pas parvenu à la virilité maximale, il s'est emparé dans son parcours de quelques-uns des traits de la femme.

L'eunuque était un rappel de la plasticité de l'homme en tant que sexe, en tant que corps mâle. Pour les hommes de l'Antiquité, l'eunuque mettait en garde contre le caractère vacillant de leur statut<sup>28</sup> ; pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, qui sépare clairement les sexes, le fait que l'eunuque et l'hermaphrodite présentent des caractéristiques des deux sexes ne serait-ce qu'incomplètes, les érige en monstres. Les hermaphrodites sont perçus comme des femmes qui s'affaiblissent du sexe masculin pour tromper l'ensemble du corps social ; les eunuques sont des mi-hommes dont l'ablation des parties génitales a provoqué un indigne efféminement. Si l'hermaphrodite est assimilé à la lesbienne — que l'on appelait « tribade » à l'époque<sup>29</sup>, l'eunuque le sera au sodomitte, lieu qui existait déjà dans l'Antiquité<sup>30</sup>. Comme son assignation sexuelle ne peut pas être mise en doute dans un système binaire, le discours normatif présente l'eunuque-castrat comme un être qui ne réussit pas à bien jouer son rôle de genre, cela faisant également partie du processus d'assimilation entre l'eunuque et le sodomitte, puisqu'il s'agit de deux des hommes adultes et efféminés<sup>30</sup>.

### Le jeune homme

Le troisième représentant de la masculinité marginale dans l'imaginaire littéraire du XVIII<sup>e</sup> siècle est le personnage du jeune homme. Les exemples sont nombreux : le Chérubin du *Mariage de Figaro* de Beaumarchais (1784), le Faublas des *Amours du chevalier de Faublas* (1798) de Jean-Baptiste Louvet de Couvray<sup>31</sup> ou le jeune héros de la *Vie privée du maréchal de Richelieu*<sup>32</sup> (1791). La remise en question de la masculinité imposée par le binarisme de genre est double, puisque ce personnage — qui se montre travesti la plupart du temps du récit — se caractérise par un jeune homme le sinue aux alentours de la féminité. Ce travestissement est utilisé par le jeune homme comme un moyen d'accéder aux alcôves des femmes mariées qu'il convoite et séduit. Un aspect qui caractérise le personnage de l'androgyne est le fait de posséder une beauté bien précocée. L'abbé Hic-et-Haec, jeune héros libertain du roman homonyme (1798) de Mirabeau, en témoigne dans les premières pages de son récit : « J'étais précocé en tout, ma taille était élancée et svelte ; mon visage rond et vermeil, mes cheveux châtain-brun et mes yeux noirs, grands et perçants, me faisaient paraître plus âgé que je n'étais : on me prenait pour un enfant de quatorze ans »<sup>33</sup>. M<sup>me</sup> de Valbouillant, qui s'occupera de parfaire son éducation, croira qu'il s'agit effectivement d'une fille : « Vous avez bien les traits d'une jolie fille, vous en montrez la timidité, n'en auez-

<sup>26</sup> Brown, P., *The Body and Society: Men, Women, and Sexual Renunciation in Early Christianity*, New York, Columbia University Press, 1988, p. 10-11.

<sup>27</sup> RACAN, B., « The Enlightenment Confronts Homosexuality », in MERRICK, J., RACAN, B., *Homosexuality in Modern France*, New York, Oxford University Press, 1996, p. 8-29, p. 18.

<sup>28</sup> TRUMBACH, R., *Hidden from History: Reclaiming the Gay and Lesbian Past*, New York, New American Library, 1989, p. 129-140.

<sup>29</sup> LOUVE DE COUVRAY, J.-B., *Les amours du chevalier de Faublas*, Paris, Gallimard, 1996.

<sup>30</sup> RICHIEU, L.-F.-A., *Vie privée du maréchal de Richelieu*, Paris, Desjonquères, 1993.

<sup>31</sup> MIRABEAU, H.-G. DE R., *L'abbé Hic-et-Haec*, Paris, Fayard, 1984, p. 187.

<sup>32</sup> « Notre génieux souverain ne borne par ses goûts à votre sexe. Vous savez que la facilité de la jouissance en dégoûte souvent nos sultans. Ils trouvent quelquefois plus piquant de contenter leur goût sur d'autres objets qui ne sont pourtant pas destinés, par la nature, pour une telle fonction. Je ne vous explique pas cela plus au net, parce que cela n'est pas très honnête. Quoi qu'il en soit, votre amant a trouvé grâce devant Sa Hautesse qui est à présent le sien. On l'a introduit dans le séraïl, où il va vivre déguisé en femme. Il n'est pas mal sous ce costume. Pour qu'il ne fasse pas des siennes dans ce joli bercail, on s'est contenté de lui faire une petite opération partielle à celle que votre Abélard souffrit autrefois, et qui l'a rendu si célèbre. Il n'a rien à présent à reprocher aux eunuques. Il n'en sera que plus gentil ». LESURE, R.-M., *La Courtisane amoureuse et vierge*, Bruxelles, J.J. Gay, 1883, p. 174-175.

<sup>33</sup> Tel que cela a été démonté par Thomas Laqueur (*op. cit.*).

vous pas le sexe ? »<sup>34</sup>. Le sumon « Hic-et-Haec » vient du fait qu'il est sodomisé par M. de Valboulillant pendant qu'il pénètre M<sup>me</sup> de Valboulillant<sup>35</sup> : comme Faublas l'abbé émet des signes des deux sexes en se plaçant « au milieu » des corps et des genres, Mirabeau explique ceci dans une note de bas de page : « L'abbé ayant été en même temps « celui-ci » de Madame et « celle-ci » de Monsieur, le voici dénommé sumon Hic-et-Haec »<sup>36</sup>. Il n'est ni « hic », ni « haec », mais les deux en même temps, c'est-à-dire « hoc ». Ni l'un ni l'autre. Il est neutre.

La Marquise du *Diabole au corps*, qui s'oppose farouchement à la sodomie, justifie cette pratique lorsque l'agent est un jeune homme, puis que « un beau jeune homme de quatorze ans jusqu'à dix-huit ans, sans barbe, ayant de beaux cheveux, des couleurs fraîches, des formes un peu mignonnes, ressemble on ne peut plus à une jolie femme »<sup>37</sup>. Le jeune homme devient encore une fois le carrefour des représentations des deux sexes : il est doublement féminisé, et par sa caractérisation physique, et par le fait d'être sodomisé.

Les jeunes hommes, dont la naissance peut être noble, comme c'est le cas chez Faublas, mais qui peuvent être aussi le fruit d'amours illégitimes<sup>38</sup>, s'attachent à *corps*, élève de la servante Philippine<sup>39</sup> ; le Marquis, acolyte de Madame Duru dans *Les Aphrodisques*<sup>40</sup>. Etienne, initié par la mère supérieure dans *Les Lettres galantes et se met au service de M<sup>me</sup> de Valboulillant*<sup>41</sup> ; ou encore le jeune abbé Hic-et-Haec, qui s'attache à une femme qui devient, dans une dialectique libertine, leur victime. Comme Eroise, qui est séduite par le jeune Solange dans *Le Docteur Impromptu* (1788), de Nerciat. Il en est de même pour le personnage du prince dans *Mon novice* (1792), de prince, de ce « chérubin » qui s'adresse à la mère de Lolotte en l'appelant « manan » – comme Faublas à la marquise –, même s'il ne s'agit pas du même statut de maternité, puisque la marquise devient la « mère » du chevalier parce qu'elle est son initiatrice, alors que le prince, comme le Chérubin de Beaumarchais, paraît un petit fripon un peu plus expérimenté. Pour ajouter davantage d'ambiguïté à leurs rapports, la mère de

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>35</sup> Cette communication entre les corps se complique, les émetteurs deviennent récepteurs, les actifs deviennent passifs : l'abbé sodomisera M. de Valboulillant (*Ibid.*, p. 199). M. de Valboulillant et l'abbé deviennent les initiateurs à la sodomie de M<sup>me</sup> de Valboulillant (*Ibid.*, p. 199-200).

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 198, n. 1.

<sup>37</sup> NERCIAT, A.-R. A. DE, *Le Diabole au corps*, p. 204.

<sup>38</sup> L'abbé Hic-et-Haec est le fruit d'une « distraction d'un R.P. jésuite d'Avignon » avec une « blanchisseuse de la maison ». MIRABEAU, H.-G. DE R., *L'Abbé Hic-et-Haec*, p. 187.

<sup>39</sup> NERCIAT, A.-R. A. DE, *Le Diabole au Corps*, p. 130-131.

<sup>40</sup> Non seulement Madame Duru « a soigné l'enfance de celui-ci, mais elle s'est faite son précepteur d'amour : quand il a eu seize ans, elle lui a ravi ses désirables prémices ». NERCIAT,

<sup>41</sup> *Lettres galantes et philosophiques de deux hommes*, Paris, Fayard, 1986, p. 53-54.

<sup>42</sup> MIRABEAU, H.-G. DE R., *L'Abbé Hic-et-Haec*, p. 190.

Lolotte se fait sodomiser par le prince<sup>43</sup>, qui devient ainsi « docteur *in utroque* »<sup>44</sup>, littéralement « dans les deux directions »<sup>45</sup>. C'est par le biais de la sodomisation que se matérialise sexuellement le rapport incestueux que le prince et la mère de Lolotte entretiennent dans le discours.

L'abbé Hic-et-Haec, à son tour, devient initiateur sexuel – comme Faublas – d'une jeune fille, Babet, filleule de M<sup>me</sup> de Valboulillant<sup>46</sup>. Solange suit aussi le parcours éducatif propre au roman pornographique : il est initié par Claudin et Saint-Elme<sup>47</sup>, ses camarades à l'école, et devient par la suite victime des penchants de l'abbé Cudard. Il s'agit d'une étape obligatoire dans l'éducation du jeune homme, bien qu'elle ne soit qu'un échelon intermédiaire vers les véritables plaisirs<sup>48</sup>, ceux du coït vaginal. A souligner que dans ces cas d'initiation sexuelle, le passage obligé par la sodomie dans toutes ses formes<sup>49</sup> constitue aussi une forme de critique des institutions religieuses de la part de la littérature libertine, laquelle se sert également de ce but moral et politique pour se permettre de faire librement toutes sortes de descriptions licencieuses. Il est très difficile d'établir si l'idéologie est au service de la pornographie ou si, au contraire, c'est la pornographie qui sert à véhiculer, en tant qu'expression littéraire, les idées des Lumières<sup>50</sup>.

#### Conclusion : libertinage et masculinités multiformes

Nous venons de voir comment la littérature libertine de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle construit un imaginaire des marges de la masculinité autour de trois figures littéraires : le sodomite, l'ennuagé-castrat et le jeune homme androgyne. La sodomie reflète les tensions habituelles dans le libertinage entre les dits et les non-dits. La peinture des exploits sexuels des personnages est sous-tendue par une critique de la sodomie qui n'est

<sup>43</sup> NERCIAT, A.-R. A. DE, *Mon Novice*, Paris, Zulma, 2001, p. 125.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>45</sup> *Ibid.*, n. 111, p. 333.

<sup>46</sup> L'abbé s'engage auprès de M. de Valboulillant à parfaire l'éducation de la jeune fille en huit jours et la lui rendre ensuite « pour l'effet de société le plus aimable » (MIRABEAU, H.-G. DE R., *L'Abbé Hic-et-Haec*, p. 205). M. et M<sup>me</sup> de Valboulillant assistent même à l'acte de dépuçage de la jeune fille par l'abbé (*Ibid.*, p. 206-209), une cérémonie où Babet est initiée à tous les plaisirs, y compris les plaisirs saphiques, dont se charge M<sup>me</sup> de Valboulillant (*Ibid.*, p. 211).

<sup>47</sup> De la même manière que Belamour est initié par Gauthier, lequel est plus âgé que lui juste d'un an : « Il était d'un an plus âgé que moi, plus grand, plus formé, et paraissait d'autant plus avancé, qu'étant fort brun, cette couleur vieillit toujours les jeunes gens, comme elle produit l'effet contraire lorsqu'on est sur le retour » (NERCIAT, A.-R. A. DE, *Le Diabole au corps*, p. 241-242). Pour l'univers fantasmatique de la pornographie tout se joue sur l'apparence physique : l'expérience est brun, le néophyte est blond.

<sup>48</sup> NERCIAT, A.-R. A. DE, *Le Docteur Impromptu*, Paris, Actes Sud, 1993, p. 50-51.

<sup>49</sup> Le père Napoléon fouette le jeune Hic-et-Haec à l'âge de treize ans (MIRABEAU, H.-G. DE R., *L'Abbé Hic-et-Haec*, p. 188). Le perfectionnement sexuel passera enfin par la pénétration anale, aussi bien comme agent que comme patient : « Il fut mon Socrate, je fus son Alcibiade ! Tour à tour agent et patient, il mit sa gloire à perfectionner mon éducation » (*Ibid.*, p. 189).

<sup>50</sup> STEWART, Ph., « Définir la pornographie ? », STEWART, Ph., PERREN, J.-F., *Du Genre libertain au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Desjonquères, 2004, p. 86-98.

aucunement morale, mais pragmatique. Dans un siècle de pédagogie comme le XVIII<sup>e</sup>, le libertinage est conçu comme un apprentissage de la débâche<sup>51</sup>, construit selon un nombre fixe de degrés et d'étapes que le néophyte doit franchir. La sodomie constitue en définitive l'un des échelons à gravir, mais elle n'est nullement l'aboutissement de la carrière libertine, laquelle passe obligatoirement par la pénétration vaginale, quinquiescence du plaisir sexuel et philosophique pour les roués. En tout cas, l'élément le plus important à souligner c'est que le sodomite commence à être perçu au XVIII<sup>e</sup> siècle comme une forme alternative de masculinité, même comme un genre à part, bien qu'il continue à être pensé en tant que catégorie close sur la sexualité et non pas comme une catégorie de type identitaire.

Les castrats constituent, quant à eux, un lieu de circulation des fantasmes : s'agit-il d'hommes ou de femmes ? Le libertinage joue avec la double perception du genre véhiculée par ce personnage. C'est le cas du Bellino de Casanova, personnage doublement travesti par la condition de castrat qu'il/elle ne possède pas : Bellino est une femme qui se fait passer pour un castrat, un être de sexe indéfini et indéfinissable. Cette identité fluctuante renvoie à la plasticité du concept de norme au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans un moment de l'histoire de l'Occident où le féminin et le masculin en tant que catégories distinctes sont en train de s'établir. La médecine – le biopouvoir, selon la terminologie foucauldienne – s'occupera tout au long du XVIII<sup>e</sup> et des siècles suivants de fixer un modèle binaire de sexes, genres et sexualités dans lequel des écarts comme l'hernaphrodisme ou le transgenre seront contrôlés par le biais d'un certain nombre de structures de réassignation.

En dernier lieu, nous avons vu comment le jeune homme androgyne représenté le moyen par lequel la littérature libertine construit son discours de remise en question de la norme. Comme le castrat de Casanova, le jeune homme, dans ses différents avatars libertins, présente une double lecture du genre : physiologique, de par son physique androgyne, et culturelle, de par l'usage du travestissement comme stratégie libertine de séduction.

Quoi qu'il en soit, l'homme, en tant que catégorie explicative des rapports de genre, est largement remis en question par l'imaginaire libertin. Du point de vue de la sexualité, la sodomie, aussi anathémisée soit-elle par des auteurs dont le caractère libertin ne fait pas de doute, comme Nerciat ou Mirabeau, bouleverse le système unitivoque de correspondance normative sexe-genre-sexualité. Il en est de même pour les castrats et les jeunes hommes, surtout ces derniers, qui multiplient les approches et les points de vue, proposant des masculinités diverses et multiformes par le biais d'un questionnement effectué à travers le travestissement. Le libertinage confirme encore une fois sa volonté critique, inhérente au siècle auquel il appartient, lorsqu'il présente au lecteur un éventail de masculinités dont le seul fil conducteur est la quête du plaisir. Nulle définition du masculin ou du féminin si celle-ci n'est pas présentée sous l'optique de la jouissance. En définitive, ce qui importe pour le libertinage n'est pas le sujet ou l'objet de l'acte, le moyen ou l'endroit, encore moins que la manière. Ce à quoi les libertins consacrent tous leurs efforts c'est la délectation physique et intellectuelle que véhicule la sexualité. Si les libertins de Nerciat critiquent le coït

anal, ce n'est pas à cause d'un atavisme moral, mais parce que la jouissance parfaite pour l'homme, appréhendée comme une structure où les degrés sont fixés à l'avance, ne peut être éprouvée que dans le vagin d'une femme. Sous cette même optique, Sade, créateur de nouvelles formes de masculinités, fera l'éloge de l'anus comme lieu de toutes les rencontres...

<sup>51</sup> Le sous-titre de la *Philosophie dans le boudoir* de Sade est *Les Instituteurs immoraux*.